

Se faire un monde

William-Jacomo Beauchemin and Josianne Barrette-Moran

Number 818, Fall 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beauchemin, W.-J. & Barrette-Moran, J. (2022). Se faire un monde. *Relations*, (818), 74–74.

SE FAIRE UN MONDE

*William-Jacomo Beauchemin
et Josianne Barrette-Moran**

L'auteur et l'autrice sont respectivement chercheur et médiateur chez Exeko, et collaboratrice auprès du collectif Bout du monde



Les cinq membres du collectif Bout du monde, fondé par l'artiste multidisciplinaire Ricardo Lamour. De gauche à droite : Melvin, Sasha, Ricardo, Nicholas, Max et Evans. Photo : © Lucas Rogère

Melvin, Sasha, Nicholas, Max et Evans sont cinq jeunes Noirs et métis de 16 à 19 ans, créatifs, engagés, et tout ce qu'il y a de plus représentatifs de la réalité montréalaise d'aujourd'hui. Une réalité, toutefois, dont bien des institutions culturelles québécoises tardent à tenir compte. Afin de brasser un peu la cage, les cinq jeunes et leur mentor, l'artiste et travailleur social Ricardo Lamour, ont créé le collectif Bout du monde. En collaborant avec Exeko, la Commission canadienne de l'UNESCO et plusieurs autres partenaires, le projet leur a permis d'aller à la rencontre de dizaines de personnalités œuvrant dans des institutions phares pour les inciter à développer une plus grande ouverture envers la communauté noire en général, et envers les jeunes Noirs et métis en particulier.

Combattre les préjugés

Quand on questionne les jeunes sur leur parcours depuis la création du collectif, ils déplorent d'emblée l'engagement parfois superficiel de certaines institutions face au racisme : « Il faut aller au fond des choses et pas juste faire des changements de surface. » Mettre en valeur quelques têtes d'affiche pour paraître inclusif ne suffit pas. Selon eux, les institutions devraient aussi élargir l'accès à leurs espaces de création « et pas juste pour des pros déjà établis, mais aussi pour des jeunes rappeurs et rappeuses, des artistes émergentes, des personnes talentueuses coincées au bas de l'échelle », soulignent-ils.

Les cinq jeunes sont eux-mêmes engagés dans une démarche créative depuis des années. Ils enregistrent leurs chansons en studio et se produisent sur scène. On leur a souvent fait comprendre que certains aspects de leur identité culturelle étaient attrayants au point d'être récupérés et exacerbés, tandis que d'autres devaient plutôt rester occultés sous peine d'inspirer la crainte : « On est passés par plusieurs phases. Au début, on avait l'habitude de chercher l'approbation des intervenantes et des intervenants qu'on rencontrait. Aujourd'hui, on a compris qu'on n'avait pas à changer notre façon de parler juste pour plaire. On est des adolescents Noirs et métis, on reste fidèles à qui on est. »

Au cours de ce processus d'affirmation, les membres du collectif ont réalisé que cela les faisait paraître menaçants aux yeux d'une partie de la population qui les trouve trop bruyants, turbulents ou qui asso-

cie leur style vestimentaire et leurs goûts musicaux à la délinquance. Ils attribuent cette impression à la persistance de normes sociales racistes et âgistes qui les marginalisent et les font trop souvent se buter à des formes de condescendance ou de mépris. « Les personnes qui nous trouvent menaçants croient qu'elles sont plus civilisées que nous, qu'elles doivent nous civiliser, nous apprendre à vivre. C'est un standard qu'on nous impose. » Or, lorsqu'on les côtoie, on le constate rapidement : se conformer à des standards qui génèrent de l'exclusion n'est plus une option pour eux.

De l'infiltration à l'accueil

Entre l'école, les séances au studio, les pratiques de football et de soccer, les jeunes ont pu faire des rencontres formatrices en facilitation et médiation culturelles avec des artistes établis comme la rappeuse Naya Ali et les auteurs-compositeurs-interprètes Patrick Watson et Émile Bilodeau, avec qui ils ont pu réfléchir à la place de l'engagement social chez les artistes. Leur rencontre surprise avec Émile Bilodeau est source d'anecdotes : « La seconde où il se met à parler, on est comme : "alright, le gars est wise." Il prend le temps de discuter avec nous du rôle de la colère face aux injustices. Comme quoi il faut savoir la canaliser à des fins constructives. Lui, à la Fête nationale de 2020, il s'est servi de sa tribune pour appuyer l'organisme *Pour 3 Points* et dénoncer la loi 21 », raconte Sasha.

C'est là une leçon que retiennent les jeunes de leurs visites d'institutions culturelles réalisées dans le cadre du projet Bout du monde. De nombreuses portes leur ont été ouvertes : Musée des Beaux-Arts de Montréal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Place des Arts, Maison de Radio-Canada, Opéra de Montréal, Maison Théâtre, Cinémathèque québécoise... « On essaie surtout d'aller dans des institutions où on n'est pas vraiment représentés, où il manque à notre avis la présence de notre génération », dit Evans. « Au sein de ces institutions, on a rencontré plusieurs personnes en position de pouvoir pour les sensibiliser à notre réalité. »

Ils parlent de leur démarche comme d'une infiltration, en espérant que la prochaine génération, elle, parlera d'un accueil. ■

* Avec la précieuse collaboration de Ricardo, Melvin, Sasha, Nicholas, Max et Evans du collectif Bout du monde.